



**HAL**  
open science

## La dérivation illocutoire

Jean Robert Rakotomalala

► **To cite this version:**

| Jean Robert Rakotomalala. La dérivation illocutoire. 2022. hal-03567821

**HAL Id: hal-03567821**

**<https://hal.science/hal-03567821>**

Preprint submitted on 12 Feb 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Résumé : tout comme il est démontré que sans les tropes le langage serait impossible, il est aussi aisé de comprendre que le trope illocutoire (KERBRAT-ORECCHIONI, 1994) ou dérivation illocutoire est au cœur des actes de langage. Sa motivation est la nécessité de préserver la face qui oblige à une communication indirecte ou implicite parce que *Tout ce qui est dit peut-être contredit*. (DUCROT, 1972, p. 6). Ainsi, des actes de langage, comme l'affirmation ou la question, peuvent dériver d'autres qui se présentent souvent comme une requête.

Mots clés : trope, illocutoire, dérivation, implicite, face.

Abstract: just as it is shown that without tropes language would be impossible, it is also easy to understand that the illocutionary trope (KERBRAT-ORECCHIONI, 1994) or illocutionary derivation is at the heart of language acts. His motivation is the need to preserve the face that requires indirect or implicit communication because *what is said may be contradicted*. (DUCROT, 1972, p. 129). Thus, acts of language, such as affirmation or question, can derive from others that often present themselves as a query.

Key Word : trope, illocutionary, derivation, implicit, face.

Nous savons qu'il n'y a que trois possibilités pour les échanges : les participants cherchent à s'entendre et la conversation prend une direction irénique<sup>1</sup>, ou bien une agressivité est ce qui guide les interlocuteurs et elle s'oriente, de la sorte, dans une direction agonale<sup>2</sup>. Une troisième voie s'offre à la communication, celle de n'être ni irénique ni agonale, dès lors on assiste à une communication dépassionnée qui vise une circulation objective des informations, c'est le propre des discours scientifiques. Appelons cette dernière « communication neutre », elle ne saurait pas nous retenir autrement dans ce travail.

S'il est évident que dans la communication agonale, le péril de perdre la face est certain pour, au moins, l'un des participants, sinon pour les deux, il faut reconnaître aussi que même dans un échange irénique, le risque peut également surgir : à force de concession, l'attitude communicationnelle peut déboucher sur une servilité qui ôte à son auteur toute dignité humaine car à force de porter un masque, le visage finit par prendre la forme du masque. Le problème dans ce cas peut prendre la forme de la versatilité, ce qui est souvent le cas dans les rapports du peuple et des politiciens plus ou moins dictatoriaux : d'un côté, les politiciens au pouvoir font comme s'ils ne se trompent jamais et justifient les ratés du régime par des causes exogènes, de l'autre côté, les thuriféraires du pouvoir ne font qu'abonder en félicitations et encouragent le pouvoir à continuer dans la voie idéologique tracée. Bref, porter un masque, c'est faire un déni de réalité afin de ne pas perdre la face.

La question de la face dans les échanges humains apparaît pour la première fois dans les textes de (GOFFMAN, 1984[1974]) dans une perspective sociologique. La face positive est celle qu'il faut mettre en avant parce qu'elle est flatteuse pour l'égo, et la face négative doit

---

<sup>1</sup> Qui se rapporte à la paix

<sup>2</sup> Qui se rapporte à la lutte ou à la compétition

être protégée de toute intrusion parce qu'elle est le territoire de la faiblesse invouable comme le stipule le proverbe chinois suivant : nul ne peut regarder le soleil en face. La théorie de la face est prolongée par (BROWN & LEVINSKY, 2000 [1978]) et devient une discipline à part entière au sein de la pragmatique dans la littérature anglosaxonne.

Nous proposons de considérer la pragmatique comme un outil qui convertit les échanges en communication anthropologique sur la base de la double transcendance. La transcendance verticale est ce qui lie les humains aux divinités et institue un rapport de vénération et de sacralité du fait que nous croyons que nous devons notre existence à la bienveillance divine qui s'accorde ou se refuse. Les humains à qui dépendent notre vie sociale s'inscrivent également dans cette transcendance verticale, c'est ce qui explique le respect du protocole de communication à leur endroit, (sa majesté, son excellence, son honneur, père).<sup>3</sup>

En ce qui concerne notre rapport avec les divinités au sein de la transcendance verticale, il est très remarquable que les croyants, quelque soient les circonstances, positives ou négatives, ne cessent de psalmodier des louanges et s'accusent des faiblesses, car ils trouvent que c'est la seule manière de préservation de la face. Quant à la transcendance horizontale, l'exemple du rapport avec les parents est instructif. Ils sont considérés par les enfants comme un Dieu sur terre et de la sorte, il est devenu impossible de leur porter des critiques.

Mais, d'une manière générale, dans la transcendance horizontale, les salutations – acte de souhait de maintien en vie – sont une communication anthropologique, elles visent à montrer que sans la solidarité entre membres d'une communauté, cette dernière se désagrège et fera régner la violence. Saluer quelqu'un de ce point de vue n'est pas une simple politesse, cet acte nous rappelle l'interdépendance sociale et en fait dériver un autre : la quête de reconnaissance d'appartenance au même réseau social et ainsi de pouvoir compter sur les services d'autrui puisqu'il est évident que personne ne peut se suffire à elle-même.

Notre hypothèse revient à considérer que le langage dispose de la dérivation illocutoire pour que nous puissions réaliser des actes masqués à des fins de préservation de la face, commentés de la sorte par DUCROT :

Le problème général de l'implicite, (...) est de savoir comment on peut dire quelque chose sans accepter pour autant la responsabilité de l'avoir dit, ce qui revient à bénéficier à la fois de l'efficacité de la parole et de l'innocence du silence. (DUCROT, 1972, p. 12)

Nous allons commencer par illustrer la préservation de la face ou la défense de la face négative contre toute intrusion à travers un mythe. Il s'agit du mythe du Sud-Ouest de Madagascar qui a fait l'objet d'une autre communication (RAKOTOMALALA, 2013) dont nous reprendrons ici la trame.

---

<sup>3</sup> L'usage de la troisième personne renvoie ici à la notion de « non-personne » de BENVENISTE : « La « 3<sup>e</sup> personne » a pour caractéristique et pour fonction constantes de représenter, sous le rapport de la forme même, un invariant non-personnel, et rien que cela. (BENVENISTE, Problèmes de linguistique générale,1, 1982[1966], p. 231)

Ce mythe évoque l'histoire d'un jeune homme qui, ayant pris pour épouse une sirène qui lui a interdit de révéler qu'elle a des ouïes, obtint beaucoup de richesse, et par là même, provoque la curiosité de ses amis. Ces derniers le harcèlent pour qu'il révèle le secret de sa réussite, en vain. Finalement, ils ont décidé d'enivrer le jeune homme pour lui délier la langue et il dévoila que « sa femme a une vulve »<sup>4</sup>.

À cause de cette transgression de l'interdit, la femme a quitté Zatovo et en conséquence, ses affaires périclitent.

Nous en concluons que la partie intime de la femme est sa face négative pour plusieurs raisons, dont la violence du désir de possession que sa vue peut engendrer. Autrement dit, la partie intime de la femme est à la fois censurée et postulée pour faire éclore l'érotisme. Il ne faut pas oublier qu'Éros est fils de Pénia (la pénurie) et de Poros (l'abondance), ce qui revient à dire qu'il faut que la pénurie comme censure désigne la femme à la convoitise.

Pourtant, en dépit de cette interprétation, nulle part dans le mythe, il n'est pas fait mention de l'intimité de la femme. Ce qui nous engage à justifier notre position par le moyen de la dérivation illocutoire.

S'il est accepté que le titre, généralement, fonctionne comme une matrice dont le texte est l'expansion, en ce qui concerne ce corpus, la théorie de la dérivation illocutoire permet de comprendre que ce mythe a pour but de mettre en place une forme d'éducation sexuelle en frappant d'interdit de nomination le sexe féminin. Une interdiction non énoncée mais perceptible dans la manière de dire, c'est-à-dire, montrée par l'énonciation.

En effet, ce titre se présente comme signifiant « femme qui a des ouïes ». Les ouïes se traduit en malgache par « isa ». Cette forme « isa », bien qu'elle continue à désigner naturellement cet appareil d'extraction de l'oxygène de l'eau, dont la fonction vitale pour les poissons n'est plus à démontrer, se présente comme une censure à cause de son appartenance à un paradigme d'une paire minimale : le mot « isy » qui désigne la vulve de la femme. Ce paradigme de la paire minimale, selon une perspective intertextuelle, reproduit exactement l'injonction de la mauvaise fée qui interdit, non pas de prononcer, mais de penser à la queue rouge du renard, sous peine de compromettre le vœu accordé.

En réalité, la fée joue sur le lien indéfectible qui unit l'interdit et la transgression : ce que la censure interdit, elle la postule en même temps ; il en résulte que l'interdit de penser à la queue rouge du renard fait advenir cette idée irrésistiblement dans la conscience. De la même manière, l'association du signifiant « isa » à la femme convoque irrésistiblement l'autre élément du paradigme : le mot « isy » obtenu par dérivation illocutoire. Une dérivation rendue naturelle par le paradigme engendré par la paire minimale. Rappelons pour mémoire qu'une paire minimale est le fait de deux mots dont la prononciation ne se distingue que d'un seul phonème, c'est exactement notre situation ici.

Avec son style propre, le philosophe existentialiste nous apprend également que la censure a pour horizon la postulation de ce qu'elle interdit, dans l'aphorisme n°2.06 suivant :

---

<sup>4</sup> « Isy » en malgache

La subsistance des états de choses et leur non-subsistance est la réalité. (La subsistance des états de choses et leur non-subsistance, nous les nommerons respectivement aussi fait positif et fait négatif) (WITGENSTEIN, 1961, p. 37)

Nous pouvons reprendre à notre compte cet aphorisme en le contextualisant. Cette maxime signifie, en émondant le jargon, que la réalité est l'ensemble de ce qui apparaît et de ce qui est masqué au sein du paradigme puisque ce dernier est justement l'axe de la sélection du langage.

L'intuition exceptionnelle de JAKOBSON lui a permis de prévoir que la fonction poétique est la projection des équivalences paradigmatisques sur l'axe syntagmatique (JAKOBSON, 1960, p. 221). L'erreur souvent commise est de croire, comme le signale (CHACORNAC, 1969) que la fonction poétique est réservée à la poésie. Elle est à l'œuvre à chaque fois que le texte nous impose un trope illocutoire, ou pour respecter le choix épistémologique de ce travail, l'opération poétique est une opération paradigmatisque que la dérivation illocutoire peut mettre en exergue.

Nous avons dans ce titre une première force illocutoire : la caractérisation d'une femme comme ayant des ouïes et, simultanément par dérivation, cette caractérisation est perçue comme un euphémisme : une nouvelle force illocutoire qui renvoie à l'expression censurée.

Ce qui revient à dire en définitive que le titre du récit, en censurant le mot frappé de tabou linguistique réalise une forme d'euphémisme par déformation de signifiant comme *jarnibleu* qui est une déformation de « Je renie Dieu » (BENVENISTE, 1981[1974], p. 257), impose par dérivation illocutoire la désignation du sexe féminin.

La question qui va nous guider maintenant est de savoir pourquoi le nom du sexe féminin est frappé de tabou linguistique. La particularité du tabou linguistique est que le mot concerné existe bel et bien dans la langue mais il ne doit pas sortir par la bouche dans le cadre d'une communication irénique ordinaire.

Cette caractéristique du tabou linguistique renforce l'idée que la censure et la postulation sont les deux faces de l'interdit parce que l'interdit absolu n'existe pas.

Tout d'abord, il n'est pas inutile de rappeler que le mot actuellement tabou désignant le sexe féminin était à son tour une dérivation illocutoire qui avait pour but de préserver la face. C'est-à-dire de contourner le tabou : montrer sans jamais le dire, c'est cela le propre de la dérivation illocutoire. Le mot « isy » est devenu tabou parce que c'est une métaphore morte. « Isy » désigne la chair des fruits ou des viandes à l'égard de leur épaisseur, et comme la vulve est aussi charnelle, le mouvement de la métaphore se comprend aisément.

Le mécanisme pragmatique de la métaphore – et de tout trope par ailleurs – se révèle être une suspension de l'ontologie au profit d'une manière de voir, un faire image qui engage le rapport interlocutif dans une direction irénique ou agonale. Le Groupe de Liège renouvelle la compréhension de la métaphore en démontrant qu'il s'agit d'une double synecdoque : le terme de départ (métaphorisé) devient une synecdoque généralisante d'un trait sémantique

qu'il contient, et ce trait sémantique devient à son tour la synecdoque particularisante du terme d'arrivée (métaphorisant). (DUBOIS, EDELINE, KLINKENBERG, & MINGUET, 1977, p. 90)

Le nom frappé de tabou désignant littéralement le sexe féminin « fory » ou « kindy », terme de départ de la métaphore, devient une synecdoque généralisante de la partie charnue, et cette partie charnue devient, à son tour, une synecdoque particularisante du terme d'arrivée : *isy*. Nous savons que la synecdoque généralisante est une évocation de la totalité pour la partie, c'est ainsi que des caractéristiques totales du sexe féminin, il n'est retenu par la figure que la partie charnue. À l'inverse, la synecdoque particularisante est une évocation de la partie pour le tout ; dès lors, la partie charnue en arrive à évoquer la totalité du sexe féminin sous le vocable « *isy* » qui, hors synecdoque désigne tout simplement la chair du point de vue de son épaisseur.

Nous constatons alors que ce qui était, au départ, une métaphore qui a pour but de montrer sans jamais dire, c'est cela le propre de la dérivation illocutoire, a fini par devenir le nom propre de la vulve tant la volonté de transgresser un interdit est inscrite dans la censure elle-même : ce qui était au départ une désignation implicite ou un trope illocutoire est devenue une désignation directe, explicite. C'est parce que cette nouvelle dénomination est une métaphore morte qu'elle est de nouveau censurée. Il en résulte une créativité lexicale qui fait apparaître deux signifiants identiques mais de sens différents à cause de l'usure de la métaphore.

Cette métaphore morte est un indice fort de la censure qui entoure la femme. Nous pouvons dire qu'il y a censure parce qu'il y a une forme de volupté dans la transgression qui consiste à contourner l'interdit sans qu'il soit possible d'imputer à son auteur la responsabilité d'avoir contrevenu à une règle. Une transgression frontale ou directe d'un tabou linguistique (ou autre) recevra immédiatement une sanction, mais quand elle passe par la dérivation illocutoire, il est impossible de tenir rigueur à son auteur. Mais quand la métaphore comme désignation implicite du sexe féminin, à force d'usage finit par devenir transparente en se substituant au terme de départ, elle a perdu tout le charme de la dérivation illocutoire et devient à son tour prohibée. C'est cela qui donne naissance à la forme du titre de notre récit qui s'engage vers une nouvelle dérivation illocutoire.

Cette prohibition est établie universellement pour éviter la violence qui peut être faite aux femmes, laquelle peut engendrer une violence généralisée au sein de la société qui court ainsi le risque de disparition. Dans la mesure où la femme ne peut pas se défendre, d'une part, et où l'homme peut toujours abuser de sa force, d'autre part ; il est nécessaire qu'une interdiction soit performée par un récit, en l'occurrence *Ampelamanisa*, pour contrer cette violence destructrice.

Cependant, cette réponse n'épuise pas la question parce que l'interdiction a pour horizon sa transgression. C'est pour rendre la réponse complète que le récit *Ampelamanisa* précise une restriction à l'interdiction.

La censure et la postulation ne fonctionnent que dans le cadre de la première et de la deuxième personne qui sont, respectivement, la personne qui parle et la personne à qui l'on parle avec possibilité d'inversion des rôles. Cette dialectique s'effondre dès que l'intimité de

la femme bascule dans la troisième personne qualifiée par BENVENISTE comme la non-personne (le divin ou l'objet) ou tout au moins la personne absente :

La non-personne est le seul mode d'énonciation possible pour les instances de discours qui ne doivent pas renvoyer à elles-mêmes, mais qui prédisent le procès de n'importe qui ou n'importe quoi hormis l'instance même, ce n'importe qui ou n'importe quoi pouvant toujours être muni d'une référence objective (BENVENISTE, Problèmes de linguistique générale, 1, 1982[1966], pp. 255-56)

Ce que le récit dénonce, en définitive, c'est l'intrusion d'un tiers dans l'intimité qui ne vaut que dans la sphère de la communication entre la première et la deuxième personne. Une fois que l'intimité féminine fasse l'objet d'un discours dont la femme est absente, il y a une objectivation référentielle ; du coup, la femme devient aussi un objet.

Ce qui veut dire exactement que le couple interdit-transgression ne peut exister que dans la relation interlocutive, entre un « je » et un « tu » qui inventent à chaque intimité de la parole leur propre métaphore : l'intimité féminine appelle l'intimité de l'instance de la parole afin de préserver la métaphore de l'usure. Dans la sphère de la troisième personne, la métaphore de l'intimité féminine court et finira par devenir transparente et la convertira en la partie honteuse de la femme. La troisième personne n'a que deux statuts possibles : être la personne absente ou la non-personne. Reprenons les choses depuis leur début.

Dans sa réflexion sur le statut de la nomenclature des personnes grammaticales, BENVENISTE commence par préciser, pour la première fois, que :

L'énonciation est cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation (...) Il faut prendre garde à la condition spécifique de l'énonciation : c'est l'acte de produire un énoncé et non le texte de l'énoncé qui est notre objet. (BENVENISTE, 1981[1974], p. 80)

Très curieusement, BENVENISTE ne s'est pas intéressé à la pragmatique qui n'est autre chose qu'une théorie de l'énonciation. La précision que l'énonciation introduit celui qui parle dans sa parole est assumée par des marques formelles est un trait fondamental en pragmatique :

C'est d'abord l'émergence des indices de personne (le rapport *je-tu*) qui ne se produit que dans et par l'énonciation : le terme *je* dénotant l'individu qui profère l'énonciation, le terme *tu*, l'individu qui y est présent comme allocutaire. (Ibid. p. 82)

Il apparaît clair maintenant que c'est l'exclusion de la sphère de l'énonciation que la femme ne supporte pas car cela revient à la considérer comme une non-personne, notamment en ce qui concerne son intimité. Pour respecter, ce secret de l'intime féminin, le récit qui en parle use d'une stratégie : **la dérivation illocutoire**.

On s'aperçoit dans notre cas que le récit est identifié par le titre *Ampelamanisa* [La femme qui a des ouïes]. De prime abord, nous avons ici une *affirmation*. L'affirmation comme acte de langage mérite d'être explicitée pour que la pragmatique ne verse pas dans l'ontologie parce que dans le langage, il n'y a que du langage.

Une affirmation, selon l'algorithme narratif est une énonciation qui a pour but de faire conjointre au destinataire une information dont il est dépourvu avant. Mais arrêter l'analyse sur ce point pose le problème de son utilité et prête le flanc de la pragmatique aux critiques. Il faut franchir un pas de plus : il existe une motivation plus profonde de l'affirmation. La production d'une affirmation est un jugement de nécessité de l'information livrée.

Dès lors, on s'aperçoit que le titre est une affirmation de laquelle dérive une interdiction. L'interdiction de nommer l'intimité féminine par une substitution de voyelle : au lieu et place de la voyelle finale « y » se trouve la voyelle « a » : *isy vs isa*. Parce que « nommer, c'est faire exister » (SARTRE, 1998, p. 66)

C'est cela la dérivation illocutoire : la dérivée est plus importante que la source parce que c'est elle qui est l'objet principal de la communication, et elle est montrée sans jamais être dite par simple logique paradigmatique. L'importance de l'interdiction découle du fait que c'est l'interdit qui donne de la valeur à la femme. L'intimité de la femme doit toujours être cachée sauf en des moments privilégiés, car le rituel de lever d'interdit, comme le mariage, ne fait que le lever mais ne le supprime jamais.

En définitive, ce que la censure interdit, c'est la totalité. L'intuition heureuse de JAKOBSON nous l'apprend à travers l'opération paradigmatique qui est toujours à l'œuvre dans le poétique (irréductible à la seule poésie). Si dans la communication neutre, le texte scientifique ou informatif progresse par différenciation sémantique, en revanche dans le texte poétique cet ordre est transgressé et la projection des équivalences paradigmatiques ou des similarités sur l'axe syntagmatique (opération de combinaison d'éléments n'appartenant pas au même paradigme) se précise :

La véritable signifiante du texte réside dans la cohérence de ses références de forme à forme et dans le fait que le texte répète ce dont il parle, en dépit de variations continues dans la manière de dire. (RIFFATERRE, 1979, p. 46)

Nous comprenons de la sorte que la séduction des œuvres poétiques est moins dans le rythme et des sonorités, elle est dans la volupté de transgression d'interdit sans pour autant subir les sanctions relatives à de pareille infraction. La raison de cette impunité est dans la manière dont s'opère la transgression. Elle n'est pas dans le dit mais dans la manière de dire, ce qui veut dire qu'elle n'est pas dans l'énoncé mais dans l'énonciation qui oblige à la dérivation illocutoire.

C'est cela qui se passe dans le mythe de la Genèse malgré les protestations véhémentes des croyants : Adam peut manger les fruits de tous les arbres sauf ceux d'un et d'un seul arbre qui se trouve au centre du jardin d'Éden. C'est cela l'interdit de la totalité qui est un privilège de Dieu. De ce point de vue, la parole du diable, n'est pas aussi trompeuse qu'on voudrait nous le faire croire, elle est une expression de la vérité de l'interdit.

Adam est fatalement attiré par l'interdit parce qu'il voulait s'élever à hauteur du divin : connaître la totalité. Mais il y a une méprise à vouloir croire que cette totalité représente tous les arbres du jardin. Au contraire, l'arbre aux fruits défendus est un euphémisme que la dérivation illocutoire révèle dans la suite du récit : s'apercevoir de la nudité après



consommation du fruit défendu montre clairement – sans jamais le dire – que l’arbre est la femme et le fruit est son sexe.

Eu égard à la sanction immédiate qui condamne l’homme au travail suite à la transgression d’interdit, la Genèse nous apprend par dérivation illocutoire que la femme est exemptée de travail parce qu’elle est ce qui permet à l’homme d’atteindre la totalité : fusion de l’humain et de l’animal dans l’acte sexuel, fusion de l’humain et du divin dans l’accès à la totalité, et surtout ; la totalité interdite par dérivation illocutoire de la métaphore de l’arbre montre que la femme participe à la fois de l’humain et du végétal : elle porte des fruits.

On peut dire que le *Ampelamananisa* est en avance par rapport au mythe de la Genèse en montrant que la femme contribue à l’épanouissement de l’homme (littéralement et dans tous les sens) et que l’interdit ne concerne pas l’intimité du rapport interlocutif entre un « je » et un « tu » où s’inventent des métaphores de l’intime féminin comme dérivation illocutoire ; mais elle s’applique seulement à l’intrusion d’un tiers au niveau de la troisième personne.

En dernier ressort, *Ampelamananisa* nous apprend deux choses : d’abord l’intimité féminine ne doit jamais être nommée littéralement, elle doit toujours prendre la voie de la dérivation illocutoire de telle manière que l’interdit lui donne de la valeur. Ensuite, il n’y a de circulation de l’intime féminin qu’à l’intérieur de l’intimité de l’instance de la parole, entre un « je » et un « tu » ; hors de ce cercle restreint, l’intimité se brise et fait perdre la face à la femme.

Maintenant, nous allons voir l’importance de la dérivation illocutoire dans divers corpus moins dense que le mythe de la femme qui a des ouïes. Pour continuer, rappelons que le principe d’isomorphisme de (HJELMSLEV, 1968-1971, p. 79) est une extension de l’affirmation de (SAUSSURE, 1982[1972], p. 169) qui stipule que la langue est une forme et non une substance. Il existe alors une forme et une substance du contenu : l’*humain* comme substance se réalise dans deux formes différentes *homme* et *femme*

De la même manière, la théorie de l’énonciation, selon la définition *supra*, est une combinaison d’une forme et d’une substance mais en inversant la situation : un acte de langage est une forme qui se réalise dans des substances sémantiques infinies. Pour nous en rendre compte, il suffit de prendre conscience qu’une infinité de sens peut être identifiée comme une forme d’affirmation. Ainsi, le suivant :

### 1. *Chien méchant*

Il ne suffit pas de conclure à l’existence d’un chien qui a un caractère méchant à l’endroit où se trouve l’écriteau, mais surtout de calculer pourquoi le destinataire réalise cette affirmation, et l’on comprendra par dérivation illocutoire qu’il veut nous avertir de danger éventuel d’une effraction dans le domaine.

Dans la vie quotidienne, la plupart des communications sont anthropologiques parce qu’elle implique fortement la préservation de la face au sein de la transcendance horizontale. Les communications anthropologiques empruntent la voie de la dérivation illocutoire que certaines approches qualifient de trope illocutoire (KERBRAT-ORECCHIONI, 1994, p. 57).

Il n'est pas poli et voire très maladroit de donner un ordre à quelqu'un, surtout si l'individu en question ne vous est pas familier. Pourtant, dans la mesure où la transcendance horizontale se construit sur la base du constat selon lequel « personne ne peut se suffire à elle-même », si bien que la philosophie de (LEVINAS, 1992) définit l'homme d'« être pour autrui », il faut trouver le moyen de demander un service sous le masque d'une question. Ce qui veut dire que d'une question peut dériver une requête comme acte de langage. Soit :

## 2. *Pouvez-vous me passer le sel ?*<sup>5</sup>

L'acte de langage premier de (2) est une question. Mais il ne suffit pas répondre par un oui ou par un non à cette question parce que justement d'elle dérive une demande de passer le sel. La stratégie de la dérivation illocutoire réside dans une intrusion dans la face négative du destinataire. Si le destinataire ne veut pas être qualifié de méchant, il a intérêt à souscrire à la requête qui lui a été faite s'il en a la possibilité. Évidemment, on ne peut pas avoir une dérivation illocutoire à partir d'une question si la possibilité de faire est nulle :

(...) — si rien par ailleurs ne s'y oppose — l'application de la loi de discours :  
« Questionner quelqu'un sur ses possibilités de faire une action F, c'est lui demander de faire F » (ANSCOMBRE, 1980, p. 87)

On ne peut pas demander à quelqu'un la possibilité de vous donner la lune parce que c'est tout simplement impossible. Ce serait manquer de pertinence – au sens pragmatique – car ce n'est plus l'interaction qui est en jeu, mais tout simplement la compétence du destinataire.

En somme toute, ce sont les interactions quotidiennes de la transcendance horizontale qui exigent du tact afin de toujours éviter la direction agonale de la communication. La meilleure stratégie de ce tact semble être la dérivation illocutoire. C'est que Brosnilav MALINOWSKI appelle *communio phatique* se base sur la dérivation la dérivation illocutoire sans laquelle la communication perd toute pertinence

Parler du temps qu'il fait entre voisins n'est pas tout simplement une affirmation de ce que tout le monde perçoit aisément mais de cette préoccupation météorologique dérive une seconde affirmation : celle de la solidarité transcendantale de personnes soumises aux mêmes aléas climatiques.

Il en va de même de ces paroles qui semblent parfaitement irrationnelles du point de vue de la logique de l'information quand on interroge quelqu'un sur ce qu'on le voit faire. Ainsi, il semble absurde en voyant quelqu'un faire la marche de lui demander s'il fait de la marche. Mais le problème est qu'il autrement plus grave de croiser une connaissance sans rien lui dire. Ce silence peut être considéré comme un rejet.

Il faut donc dire quelque chose dans lequel le contenu de ce qui est dit importe peu, mais c'est le fait de dire, le dire comme un fait, comme un acte de langage qui compte. Du coup, on s'aperçoit qu'une personne que vous venez de quitter il y a dix minutes, et que, vous

---

<sup>5</sup> J'ai emprunté cet exemple de KERBRAT-ORECCHIONI

retrouvez assis sur un banc public, en train de lire un journal, vous contraindre à lui demander ce que vous voyez à quoi il s'occupe :

### 3. Vous lisez le journal ?

(3) peut amener des réponses fâchées qui s'inscrivent dans une direction agonale, mais cela arrive très rarement. Le plus souvent, ce genre de question entraîne le principe de coopération parce que d'elle dérive l'affirmation de l'appartenance à la même transcendance horizontale. C'est ce qu'une approche sociolinguistique nous apprend en commentant deux paysans qui parlent du temps qu'il fait, avec son style propre :

C'est une façon de se flairer l'un l'autre, une façon de se rassurer entre voisin, de confirmer la paix, toujours précaire, et de renouveler une amitié fondée sur une solidarité cosmique : nous sommes bien tous les deux soumis aux mêmes intempéries, aux mêmes menaces, nous sommes donc ensemble sur ce coin de terre et nous nous en assurons rituellement, après quoi nous pourrions reprendre notre chemin sans craindre la solitude car nous savons que même seul, le villageois n'est jamais isolé. (GOBARD, 1980, p. 192)

Nous constatons que de l'échange sur le climat dérive une affirmation de solidarité, de la même manière que dans (3) dérive une affirmation de communion. Nous comprenons bien que la dérivation illocutoire ne peut pas faire l'objet d'une expression linguistique, elle est seulement montrée par l'énonciation sans jamais être dite, et ainsi de nous éviter la problématique d'une communication agonale.

Université de Toliara, Février 2022

## Travaux cités

- ANSCOMBRE, J.-C. (1980). "Voulez-vous dériver avec moi?". Dans *Rhétoriques, Communications* (Vol. 16, pp. 61-123). Paris: Seuil.
- BENVENISTE, E. (1981[1974]). La blasphémie et l'euphémie. Dans E. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale, 2* (pp. 254-257). Paris: Gallimard.
- BENVENISTE, E. (1981[1974]). *Problèmes de linguistique générale, 2*. Paris: Gallimard.
- BENVENISTE, E. (1982[1966]). *Problèmes de linguistique générale, 1*. Paris: Gallimard.
- BROWN, P., & LEVINSKY, S. (2000 [1978]). *Politeness. Some universals in language usage*. Cambridge: Cambridge University Press.
- CHACORNAC, G. (1969). Deux aspects de la linguistique moderne. *Communication et langages, 3*, 7-15.
- DUBOIS, J., EDELINE, F., KLINKENBERG, J. M., & MINGUET, P. (1977). *Rhétorique de la poésie, Lecture linéaire, Lecture tabulaire*. Paris: Editions Complexe.
- DUCROT, O. (1972). *Dire et ne pas dire, Principes de sémantique linguistique*. Paris: Hermann.
- GOBARD, H. (1980). "Diglossie ou tétraglossie, tétragénèse du langage". Dans B. GARDIN, & J.-B. MARCELLESI, *Sociolinguistique, Approches, Théories, Pratiques* (pp. 191-195). Paris: Presses Universitaires de France.

- GOFFMAN, E. ( 1984[1974]). *Les rites d'interaction*. Paris: Editions du minuit.
- HJELMSLEV, L. (1968-1971). *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris: éditions de Minuit.
- JAKOBSON, R. (1960). *Essai de linguistique générale*. Paris: aux éditions de Minuit.
- KERBRAT-ORECCHIONI. (1994). Rhétorique et pragmatique: les figures revisitées. (persée, Éd.) *Langue française, 101*. Consulté le Janvier 12, 2011, sur <http://www.persee.fr>.
- LEVINAS, E. (1992). *De Dieu qui vient à l'idée*. Paris: Librairie philosophique J. Vrin.
- RAKOTOMALALA, J. R. (2013). *La sirène I ou A: Pragmatique d'un mythe*. Récupéré sur Hal: hal-01231365
- RIFFATERRE, M. (1979). *La Production du texte*. Paris: Seuil.
- SARTRE, J.-P. (1998). *La responsabilité de l'écrivain*. Paris: Verdier.
- SAUSSURE, F. d. (1982[1972]). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.
- WITGENSTEIN, L. J. (1961). *Tractatus philosophicus*. Paris: Gallimard.